

XYZ. La revue de la nouvelle

L'escalier

Jean-Pierre Grimaldi



Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3951ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grimaldi, J.-P. (1994). L'escalier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 35–38.

L'ESCALIER

JEAN-PIERRE GRIMALDI

C'est en lisant *Les courriers de la mort* que j'eus l'idée d'assassiner ma femme. Dans le roman de l'auteur provençal, Pierre Magnan, l'un des meurtres commis par l'assassin était tellement simple à réaliser, demandait si peu de moyens, exigeait un tel minimum de calculs, que la prime de deux cent mille dollars offerte par l'assurance de ma femme en cas de décès accidentel pesait déjà dans mes poches.

Je vous explique; vous verrez, c'est très simple. Il vous faut un escalier assez à pic que votre victime descendra à un moment ou l'autre. Vous tendez une cordelette ou un fil de fer en travers de la deuxième ou troisième marche. Votre victime, ne se doutant de rien, amorce la descente, peut-être en chantonnant, trébuche sur le fil et... patatras! Elle va se fracasser au bas de l'escalier. Vous allez constater les dégâts. Si elle est morte, tout est parfait; sinon, un coup de deux par quatre bien placé achèvera la besogne; ni vu ni connu, vous empochez l'assurance.

Voilà, tel était mon plan. Le seul escalier susceptible de faire l'affaire était celui qui menait à la cave. Il n'était pas tellement dangereux, mais ses marches de bois franc et surtout le béton qui allaient accueillir le corps de ma frêle moitié étaient un ravissement. J'avais mis de côté un bon morceau de chêne bien sec. Si la résistance du crâne de mon épouse était proportionnelle à son intelligence, celui-ci éclaterait comme une tomate trop mûre.

Le mardi soir était la sainte soirée du lavage. Ceci m'évitait d'inventer un fallacieux prétexte pour expédier ma reine du foyer dans la cave et, par le fait même, au paradis des ménagères. Tout était prêt. J'avais tendu un fil en travers de la troisième marche. Arrivé avant Yvette, j'avais préparé un bon petit repas: tournedos

Rossini accompagnés d'une bouteille de vin rouge de qualité. Depuis quelques jours, je l'entourais de mes attentions les meilleures. J'allais même jusqu'à essuyer la vaisselle. Après le repas, je l'aidai à séparer le linge de couleur du blanc. Elle me remercia d'être si bon, allant même jusqu'à dire qu'elle ne me méritait pas. Je l'embrassai tendrement sur le front, lui disant d'aller faire son lavage. Dès qu'elle se dirigea vers la porte menant à la cave, je me précipitai dans la cuisine pour récupérer le morceau de bois, solution finale, dissimulé derrière le réfrigérateur, et j'écoutai. Une marche, deux marches, trois marches, quatre marches... Quoi!? Quatre marches, mais le patatras alors? Je savais que ma larvaire esclave était du genre soumis et mollasse, mais de là à ne pas faire de bruit en tombant, non! Croyez-le ou non, elle remonta de la cave saine et sauve et me dit avec sa voix de martyr:

— J'ai parti le lavage, mon pitou. Je le mettrai dans la sècheuse demain matin.

Tout au long de la soirée, je me posai des questions. Yvette la pipelette me parlait: je ne l'entendais pas. Elle s'affairait comme une abeille, me servant une bière, puis du café avec des biscuits: je n'avais ni le goût de manger ni le goût de boire. Lorsqu'elle fut couchée, je descendis voir ce qui n'avait pas fonctionné. Le fil de fer était toujours là, parfaitement tendu. Je ne comprenais pas. Je mis le tout sur le compte du hasard. J'ôtai le piège en me promettant de recommencer dans quelques jours.

•

Cette fois-ci, je tendis deux fils de fer et préparai son repas préféré: du pâté chinois accompagné de ketchup maison. Le bâton de sûreté était à sa place derrière le réfrigérateur. Je fis la vaisselle et lui servis un Amaretto au salon. Non, je n'avais pas oublié le fallacieux prétexte qui consistait à lui demander avec délicatesse d'aller quérir dans mon atelier, situé dans la cave, un tournevis dont j'avais besoin pour réparer la porte de l'armoire à balais qui était de guingois. C'est ce qu'elle fit. La solution finale en main,

j'attendis. Une marche, deux marches, trois marches... le premier piège n'avait pas fonctionné! Quatre marches... le deuxième non plus! Cinq marches, pas de patatras! J'eus droit à mon tournevis. Elle me demanda même:

— Que vas-tu faire avec le morceau de bois que tu tiens à la main, mon pitou?

Les pièges, si je pouvais encore les qualifier ainsi, étaient toujours là, mais pas pour longtemps. Je les ôtâi des marches et de ma mémoire en même temps. Je me promettais bien d'écrire une lettre à Pierre Magnan où je le traiterais carrément d'escroc intellectuel et lui conseillerais d'expérimenter d'abord ce qu'il écrit.

•

Entre ma femme et moi, tout redevint normal. Fini, les tournedos Rossini et le pâté chinois. Fini, la vaisselle et l'Amaretto. Je lisais ou regardais la télévision pendant qu'elle faisait tout le travail. Je n'avais pas réussi à la tuer physiquement; alors, confortablement assis dans mon fauteuil, je lui donnais des ordres suivis de contre-ordres, je trouvais à redire à tout ce qu'elle faisait, en bien ou en mal, je l'abreuçais d'injures et elle subissait le tout sans jamais se plaindre.

•

Un soir, je me mis à chercher mon coffre à pêche. Je me souvenais très bien de l'avoir rangé au fond de ma penderie. J'ai fouillé et refouillé. Il n'y était pas. J'aime beaucoup la pêche. J'y vais très souvent avec mes amis. Je prends bien soin de mon attirail que je vérifie et bichonne avec tendresse. Alors, lorsque ma fée du nettoyage m'annonça qu'elle avait descendu mon coffre à pêche dans la cave, je devins furieux, car elle avait osé toucher à ce que j'avais de plus cher. Je me précipitai vers la porte de la cave. Je l'ouvris et commençai à descendre les marches. Une marche, deux

marches... mon pied fut coincé par quelque chose! Patatras... mais... mais... je tombais!? Le béton avait rempli ses promesses. Je ne pouvais plus bouger. J'avais l'impression que tous les os de mon corps étaient réduits en poussière. Mes yeux regardaient le haut de l'escalier. Ma vue était embrouillée, mais je pouvais distinguer une silhouette qui descendait les marches. C'était ma femme. Elle avait quelque chose à la main. Mon Dieu!... le deux par quatre! La solution finale! Elle venait m'achever. C'était bien un fil de fer qui avait coincé mon pied. Je pouvais le voir scintiller dans la lumière. Yvette se pencha lentement vers moi. Elle leva un bras au-dessus de ma tête. Sa main tenait je ne sais quoi. Son bras s'abattit tout à coup. J'eus le temps de murmurer: «Pitié!» Elle arrêta son geste et me mit devant les yeux l'objet qu'elle tenait à la main: un livre!... intitulé... *Les courriers de la mort.*

•

Je passai plusieurs mois à l'hôpital. «Vous ne remarquerez plus jamais», avaient dit les docteurs.

•

Aujourd'hui, je vis paisiblement avec ma toute dévouée Yvette qui est si bonne pour moi. Elle pousse mon fauteuil roulant, toujours avec le sourire, et lorsque je deviens trop capricieux, elle me montre du doigt l'escalier menant à la cave.

XYZ